

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

ROME : Lettre de S. S.

Léon XIII au cardinal Rampolla. —

CHRONIQUE DIOCÉSAIN-

NE : nominations ec-

clésiastiques ; pèle-

rinage de la Congrè-

gation du Saint-Nom

de Marie au Lac des

Deux-Montagnes. —

Diocèse de Québec,

couronnement de Ste

Ar. — DISCOURS DE



SOMMAIRE

MGR THOMAS, à l'inau-

guration du monu-

ment de Cavalier de

La Salle — LES FÊTES

DE SAINTE-ANNE D'AU-

RAY, 24, 25, 26 jui-

let. — LA FÊTE D'UR-

BAIN II A LA CATHÉ-

DRALE DE REIMS. —

LA DOT DE NICOLE

(suite). — PRIONS

POUR NOS MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents Une piastre par an, payable d'avance. : Cents

Tous les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † ELOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
M. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à **M. P. DUPUY**
 Bureaux : No 20, rue Saint-Vincet, Montréal.

PRIÈRES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	21	AOUT	—Asile de Saint-Jean de Dieu.
MARDI,	23	“	—Noviciat des Jésuites.
JEUDI,	25	“	—Noviciat des Oblats.
SAMEDI,	27	“	—Couvent de la Providence.

FÊTES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	21	AOUT	—Douzième dim. après la Pentecôte. SAINT JOACHIM, d. 2 cl., ornements blancs. <i>On annonce la fête de saint Barthélémy.</i>
Lundi,	22	“	—Oct. de l'Assomption, d., orns blancs.
Mardi,	23	“	—Vig. S. Philippe de B., C., d., orns blancs.
Mercredi,	24	“	—S. BARTHÉLEMI, AP., d. 2 cl., orns rouges.
Jeudi,	25	“	—Saint Louis, C., sem., ornements blancs.
Vendredi,	26	“	—S. Zéphirin, P. M., simp., orns rouges.
Samedi,	27	“	—S. Joseph de Calas., C., d., orns blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

ÉGLISE MÉTROPOLITAINE. — *Dimanche 21*, office pontifical à la grand'messe et à vêpres.

Après la grand'messe, Monseigneur l'archevêque donnera la bénédiction papale.

Mercredi 24, ordination.

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME (Maison-Mère). — *Mardi 23*, profession religieuse.

Dimanche 21.—Solennité du titulaire de l'Assomption.

**Lettre de Sa Sainteté le Pape Léon XIII
au cardinal Mariano Rampolla**
SON SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Monsieur le cardinal,

Bien que les desseins qui Nous guident dans le gouvernement de l'Eglise universelle vous soient suffisamment connus, Nous croyons pourtant opportun de les résumer brièvement et de mieux les indiquer à vous, qui, à raison de la nouvelle charge à laquelle Notre confiance vous a appelé, devez Nous prêter de plus près votre concours et développer votre action conformément à Notre pensée.

Au milieu des préoccupations très graves que Nous a données et que Nous donne toujours le poids formidable du gouvernement de l'Eglise, la persuasion, profondément enracinée dans Notre esprit, de la grande vertu dont sont enrichis l'Eglise et le Pontificat non seulement pour le salut éternel des âmes, qui en est le but vrai et propre, mais aussi pour le salut de toute la société humaine, n'a pas peu servi à Nous reconforter. Dès le début, Nous Nous sommes proposé de travailler constamment à réparer les dommages faits à l'Eglise par la révolution et l'impiété, et, en même temps, à faire sentir à toute la famille humaine, qui en a extrêmement besoin, l'appui supérieur de cette vertu divine.

Et comme les ennemis s'ingénient depuis longtemps à enlever par tous les moyens, toute influence sociale à l'Eglise et à en éloigner peuples et gouvernements, auxquels ils se sont efforcés, par tous les artifices, de la rendre suspecte et de la faire passer pour ennemie, Nous, de Notre part, Nous l'avons toujours fait voir telle qu'elle est en réalité comme la meilleure amie et bienfaitrice des princes et des peuples ; et Nous Nous sommes ingénié à les réconcilier avec elle, en renouant et en resserrant plus étroitement les rapports amicaux entre le Saint-Siège et les diverses nations, et en rétablissant partout la paix religieuse.

Tout Nous conseille, Monsieur le cardinal, de demeurer constamment dans cette voie ; et il n'est pas nécessaire ici d'en signaler particulièrement les motifs.

Nous indiquerons seulement le besoin extrême qu'à la société de revenir aux vrais principes d'ordre, si imprudemment abandonnés et négligés. Par cet abandon, l'harmonie pacifique dans laquelle résident la tranquillité et le bien-être public a été rompue entre les peuples et les souverains et entre les diverses classes sociales ; le sentiment religieux et le frein du devoir se sont affaiblis ; de là l'esprit de licence et de révolte, qui va jusqu'à l'anarchie et à la destruction de la vie sociale elle-même, est sorti vigoureux et s'est largement répandu. — Le mal grandit démesurément et préoccupe sérieusement, beaucoup d'hommes de gouver-

nement qui cherchent de toute manière à arrêter la société sur la pente fatale et à la faire revenir au salut. Et c'est bien ; car il faut avec toutes les forces opposer des digues à un torrent qui a accumulé tant de ruines. Mais le salut ne viendra pas sans l'Eglise ; sans son influence salutaire, qui sait diriger avec sécurité les esprits vers la vérité et former les âmes à la vertu et au sacrifice, ni la sévérité des lois, ni les rigueurs de la justice humaine, ni la force armée ne suffiront à conjurer le péril actuel, et beaucoup moins à replacer la société sur ses fondements naturels et inébranlables.

Persuadé de cette vérité, Nous croyons que Notre tâche consiste à continuer cette œuvre de salut, soit en propageant les saintes doctrines de l'Evangile, soit en réconciliant tous les esprits avec l'Eglise et la Papauté, soit en procurant à celle-ci et à celle-là une plus grande liberté, afin de les mettre en état de remplir avec des fruits abondants leur mission bienfaisante dans le monde.

Il Nous a plu, Monsieur le cardinal, de vous associer à cette œuvre, Nous promettant beaucoup de votre expérience des affaires de votre activité et de votre dévouement éprouvé au Saint-Siège, et de votre attachement à Notre personne. Pour l'accomplissement de ce très noble but, vous voudrez de concert avec Nous, disposer partout l'action du Saint-Siège en l'appliquant néanmoins aux différentes nations selon les besoins et les conditions spéciales de chacune.

En Autriche-Hongrie, la piété insigne de l'auguste Empereur et Roi apostolique et son dévouement au Saint-Siège, dévouement où les autres membres de l'illustre et royale famille se retrouvent avec lui, font que les meilleures relations existent entre le Saint-Siège et cet empire. Grâce à elles et à l'intelligence des hommes qui possèdent la confiance de leur auguste souverain, il sera possible de favoriser en Autriche-Hongrie les intérêts religieux, d'en écarter les obstacles et de régler d'un plein accord les difficultés qui pourraient se présenter.

De là Notre pensée se tourne avec un intérêt spécial vers la France, nation noble et généreuse, féconde en œuvres et en institutions catholiques, toujours chère aux Pontifes, qui l'ont regardée comme la fille aînée de l'Eglise. Comme preuve, Nous savons le dévouement que professent pour le Siège Apostolique ses fils, dont Nous avons eu plus d'une fois des motifs de consolation la plus intime. Ce même sentiment d'affection spéciale que Nous avons pour elle Nous fait éprouver une amertume plus vive à la vue de tout ce qui arrive au détriment de la religion et de l'Eglise. Nous faisons les vœux les plus ardents afin que le mal s'arrête et que, les défiances ayant cessé, l'harmonie désirée puisse toujours régner entre le Saint-Siège et la France, dans l'observation, selon la lettre et selon l'esprit, de pactes solennellement stipulés.

Nous n'avons pas moins à cœur l'Espagne, qui, par sa foi inébranlable, a mérité le titre glorieux de nation catholique et qui retire de sa foi une si large part de sa grandeur. Vous en avez connu de près le prix, Monsieur le cardinal, et vous en avez connu aussi les besoins particuliers, parmi lesquels le premier est celui de l'union entre catholiques dans la défense généreuse et désintéressée de la religion, dans le dévouement sincère au Saint-Siège, dans la charité réciproque, afin qu'ils ne se laissent entraîner ni par des visées personnelles ni par l'esprit de parti. Les rapports intimes que cette nation fidèle et généreuse entretient avec Nous, la piété fidèle et généreuse entretient avec Nous, la piété de la veuve Reine régente et son obéissance filiale au Vicaire de Jésus-Christ, Nous donnent la certitude que Notre sollicitude paternelle pour les intérêts catholiques et la prospérité de ce royaume sera efficacement favorisée et secondée.

Les liens étroits d'origine, de langue et de religion, de même que la fermeté égale dans la foi des aïeux, qui unissent les populations de l'Amérique du Sud à la population espagnole, Nous engageant à ne pas les séparer dans les soins particuliers que Nous aurons à avouer d'une manière égale à leur avantage commun.

Nous ne pouvons passer sous silence la nation portugaise, qui a tant contribué à la propagation de la foi catholique dans les pays lointains et qui est si étroitement unie au Saint-Siège par des liens réciproques d'obéissance dévouée d'une part et de reciprocité paternelle de l'autre. Nous avons pu récemment régler avec elle, d'un commun accord et à la satisfaction réciproque, le très grave démêlé relatif au patronage des Indes orientales, Nous Nous promettons de trouver aussi à l'avenir chez ceux qui en régissent les destinées les mêmes dispositions favorables, qui Nous mettent en mesure de donner un accroissement de plus en plus grand à la religion catholique et dans ce royaume et dans ses colonies.

A ces nations catholiques Nous associons aussi la Belgique, où le sentiment religieux est toujours si vif et si actif, et où, grâce à la sympathie très spéciale que Nous nourrissons pour elle, Nous voudrions que l'action bienfaisante de l'Eglise se répandit toujours plus largement dans la vie publique et privée.

Il est nécessaire, en outre, de continuer en Prusse l'œuvre de la pacification religieuse, pour qu'elle soit conduite à sa fin.—Le bien considérable qui a été obtenu jusqu'ici, l'esprit bien disposé de Sa Majesté l'Empereur et la bonne volonté dont Nous voyons toujours animés ceux qui y détiennent le gouvernement suprême de choses Nous font espérer l'utilité de Nos soins pour améliorer encore plus les conditions de l'Eglise catholique dans ce royaume et satisfaire ainsi les justes désirs de ces populations catholiques, si méritantes de la religion par leur fermeté et leur constance. Et Nous voulons étendre également les mêmes soins aux différents Etats de l'Allemagne, afin que les lois qui ne laissent pas à

l'Eglise la liberté nécessaire à l'exercice de son pouvoir spirituel soient écartées ou modifiées. Veuille le Ciel que tous se décident à se mettre sur cette voie ! Mais Nous faisons un vœu particulier pour le royaume catholique de Bavière, avec lequel le Saint-Siège a des liens spéciaux et où Nous désirons ardemment que la religion y jouisse d'une vie toujours plus prospère et plus féconde.

Nous serions heureux si nous pouvions de même faire pénétrer dans les autres Etats non catholiques les bonnes et salutaires influences de l'Eglise et y apporter Notre concours à la cause de l'ordre, de la paix et du bien-être public : spécialement là où il y a, comme dans les vastes possessions de l'Angleterre, des sujets catholiques en grand nombre, auxquels nous devons d'office toute la sollicitude de l'apostolat suprême : là où comme dans les contrées de la Russie, les conditions difficiles dans lesquelles se trouvent l'Eglise et les sujets catholiques, rendraient Nos soins plus nécessaires et plus opportuns. — Et comme le pouvoir dont Nous sommes investi embrasse de sa nature tous les temps et tous les lieux, c'est Notre devoir de prendre soin de l'accroissement de la religion là où elle est déjà largement établie, comme dans les Etats de l'Amérique ; de favoriser les missions dans les pays encore barbares et infidèles. Il appartient également à Notre sollicitude de ramener l'unité les peuples qui malheureusement s'en sont séparés. Parmi ceux-ci, Nous aimons à rappeler d'une manière spéciale ceux de l'Orient, si féconds pendant quelque temps en œuvres de foi et si glorieux ; et, avant tout les peuples de la Grèce, que, à l'exemple de beaucoup de Nos prédécesseurs Nous désirons ardemment voir rattachés au centre de l'unité catholique et ressusciter à l'antique splendeur.

Mais il est un autre point qui réclame constamment Notre attention et qui est pour Nous et pour Notre autorité apostolique du plus haut intérêt : Nous voulons parler de Notre condition actuellement dans Rome, à cause du funeste dissentiment entre l'Italie, telle qu'elle est à présent officiellement constituée, et le Pontificat romain. — Dans une matière si grave Nous voulons vous ouvrir plus pleinement Notre pensée.

(A suivre.)

CHRONIQUE DIOCÉSAIN

Par décision de Sa Grandeur Mgr l'archevêque, en date du 11 août 1887 ont été nommés :

M. Stanislas Moreau, vicaire à Sainte-Geneviève de Berthier ;
M. G. Leclère, vicaire à Sainte-Antoine à Montréal.

La Congrégation du Saint-Nom de Marie a fait son premier pèlerinage au Lac des Deux-Montagnes mardi dernier,

Un train spécial quittait la gare Saint-Bonaventure vers 5.50 hrs. du matin. A 6 $\frac{1}{2}$ hrs. environ, le vapeur *La Princesse* partait de Lachine pour le Lac des Deux-Montagnes, au chant de l'*Ave. Maris Stella*,... salut béni que l'Archange saint Gabriel était heureux et fier d'offrir à la Vierge d'Israël, à l'Etoile de la mer au nom de ses filles de la terre.

Ce pèlerinage se faisait au lendemain de la fête de l'Assomption, jour significatif pour les enfants du Saint-Nom de Marie qui avaient voulu réaliser par leur pèlerinage autant que faire se pouvait sur la terre cette parole de la Sainte Ecriture : " La Reine s'est assise à votre droite, ô Jésus, fils de Dieu... et à sa suite un nombre incalculable de vierges sont venues se présenter au Roi. " Quelle belle cour vraiment royale !

La Princesse, nom du vapeur qui portait cette cour royale, semblait choisi comme exprès. Ces 500 jeunes filles au cœur pur et aimant n'étaient-elles pas elles-mêmes des princesses—filles de Princesse, puisqu'elles sont les enfants du Saint-Nom de Marie—épouses du Prince des princes, puisqu'elles allaient recevoir Jésus leur époux.

Tout le voyage si pieux de Lachine au Lac des Deux-Montagnes, entremêlé de prières, de méditations et de cantiques, n'était-il pas un grand et immense, un indescriptible désir, celui que l'Épouse des cantiques essaie d'exprimer en disant : " Je soupire après le baiser de ses lèvres divines. "

O que vous faites bien, jeunes filles de Ville-Marie, de soupirer après Jésus ! Jésus c'est le roi des vierges dont vous êtes les épouses et dont les épouses sont reines.

Vous l'aimiez bien Jésus dans ce pèlerinage, vous qui lui demandiez un divin baiser, car dit le suave saint Bernard... " Le serviteur craint la face de son Maître, le mercenaire regarde la main qui lui tend une récompense, le disciple prête l'oreille à l'enseignement de son maître, le fils honore son père ; mais celui qui demande un baiser AIME... "

Ce baiser de Jésus, du Prince, vous l'avez reçu dans l'église du Lac, quand Jésus, quittant son autel, vint sur vos lèvres encore tremblantes des pieux chants que vous lui aviez adressés et s'ouvrant de nouveau sous l'ardeur de l'amour dont notre directeur venait, du haut de la chaire, d'embraser vos cœurs, par la récitation des actes préparatoires à la sainte communion.

De vos lèvres Jésus descend heureux et fier dans vos cœurs et là il dit : " Mes délices sont d'être avec les enfants de ma mère, " et là dans votre cœur, il est vraiment comme un roi sur son trône et, vous, vous étiez ses épouses, des princesses, des reines parlant à leur roi et lui disant :

Je l'ai trouvé celui que j'aime !
Mon cœur repose sur son Cœur,
Tout le ciel je l'ai dans moi-même.
O paix, ô joie, ô vrai bonheur !

Et votre Bien-Aimé vous parlait à son tour et vous lui répondiez.

Mon Bien-aimé s'est fait entendre,
J'ai reconnu sa douce voix ;
Mon cœur ne saurait se défendre
De suivre ses aimables lois.
C'est au Calvaire qu'il m'appelle,
J'y cours avec lui dès ce jour ;
Victime soumise et fidèle,
Je m'abandonne à son amour.

Belle communion, beau spectacle.—Notre directeur était toujours en chaire pour faire avec nous l'action de grâces après la communion, il nous regardait recevoir Jésus, quelle joie pour son cœur si paternel... Aussi je ne m'étonne pas de l'avoir entendu dire à quelques unes de ses enfants qui lui demandaient au retour : " Père, vous devez être bien fatigué ".—" Harassé, oui ; fatigué, non : j'ai bu des douceurs toute la journée... cela ne fatigue pas. "

A 10½ hrs, le pèlerinage se rendait au chemin de croix élevé sur la montagne. Il faisait bien chaud, la montagne était parfois difficile à gravir ; on le savait, n'importe : c'était le chemin royal qu'il fallait suivre, et après que notre directeur eut mis entre nos mains le bâton du voyage à l'entrée de la montagne, la croix, les enfants du Saint-Nom de Marie prirent toutes résolument et généreusement, quelques unes héroïquement, le chemin royal du Calvaire, au chant du Rosaire.

Si le bon Dieu cette fois ne réalisa pas pour elles, dans son sens littéral, cette parole du Psaume : " Dieu vous a donné des anges pour veiller sur vous partout où vous serez, des anges qui vous porteront dans leurs bras pour que vous ne heurtiez pas votre pied à la pierre du chemin, " du moins il la réalisa bien dans son sens spirituel. A chacune des 7 stations qui composent ce chemin de la croix, notre directeur prit la voix de l'ange pour montrer l'écueil à ces jeunes filles qui parcourent le chemin de la vie en allant, comme il l'avait dit dans la méditation du matin, de l'éternité à l'éternité. S'il l'eût pu comme il les eût toutes portées dans ses bras au ciel, ces enfants du Saint-Nom de Marie, sans qu'aucune eût meurtri son pied sur les cailloux du chemin.—Cet écueil, c'était un des péchés capitaux.

Vers une heure et demie, le chemin de la Croix était fini... C'était bien intéressant de redescendre la montagne, tous les groupes étaient si pieusement animés ; il faisait si bon d'entendre les remarques qui se faisaient dans ces groupes, sur le chemin de la croix qui venait de se terminer.

Ici, c'était l'humilité qui laissait respirer son parfum ; là c'était la douceur ; plus loin c'était l'amour du travail qui voulait désormais prêter au pauvre et donner à Dieu ; ailleurs la sobriété ou mieux le sacrifice de ces mille et mille petits riens faisait du goût un autel ; là-bas le détachement des biens de la terre montrait des

"âmes mécontentes de tout ce qui périt." Partout la vertu royale la pureté — partout la sainte vertu de la charité fraternelle laissaient rayonner une sainte joie.

Dans ce doux pèlerinage,
Marie, unissez nos cœurs ;
Faites-nous par ce voyage,
Nous aimer comme des sœurs.

Nous étions de retour au Lac des Deux-Montagnes à 2½ heures. Comme Jésus après son jeûne du désert et sur la croix avait eu faim et soif, les Enfants du Saint-Nom de Marie avaient faim et soif. Comme tout se passa en famille dans ces agapes fraternelles, dans ce banquet champêtre présidé par la charité.

A 3½ heures eut lieu le salut qui fut chanté comme savent chanter les cœurs où la joie déborde ; c'était le merci dit au Jésus de la sainte Table du matin.

Après le salut, notre directeur nous adressa quelques mots pour nous exprimer son bonheur.

Lé retour, sans cesser d'être pieux, fut plus gai que le reste du pèlerinage, mais de cette sainte gaieté que Dieu ne refuse jamais à ses enfants.

A 7½ nous descendions à Montréal. " Que les mondains ne nous montrent plus les rayons si faux et si vains de la terre." A eux les pique-nique, à nous les pèlerinages ; à eux un peu de gros plaisir peut-être, à nous ce vrai bonheur.

Personne ne saurait oublier ces joies que les Enfants du Nom de Marie ont goûtées dans leur pèlerinage au lac des Deux-Montagnes. Elles les ont dites à leur famille, elles se les rediront souvent.

Mes sœurs, le Roi notre Epoux nous a regardées, il nous a parlé, il nous a revêtues des perles étincelantes des vertus... Souvenons-nous de notre pèlerinage et restons toujours REINES.

Avec Jésus, avec Marie,
Sur les flots furieux,
Mes sœurs voguons vers la Patrie,
Avançons vers les ci-ux.

Diocèse de Québec.—D'après les journaux de Québec, les fêtes du couronnement de sainte Anne auront lieu en septembre à l'époque où les évêques s'assemblent à Québec pour les séances du comité catholiques de l'instruction publique.

Le Pape Léon XIII a délégué son Eminence le Cardinal Taschereau, archevêque de Québec, pour couronner en son nom la statue de sainte Anne.—Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, prêchera en anglais ; Sa Grandeur Mgr Antoine Racine évêque de Sherbrooke, prêchera en français.

**Discours de Mgr Thomas, archevêque de Rouen
à l'inauguration du monument de Cavalier
de La Salle.**

“ Messieurs,

“ L'heure de la justice est parfois bien lente à sonner ici-bas. Il y a deux cents ans, un héroïque jeune homme, après la découverte de l'une des plus riches contrées du nouveau monde, où il avait planté la croix et le drapeau de la France, tombait sous les balles d'un assassin. Aujourd'hui seulement la cité s'est émue pour offrir un religieux et patriotique hommage à l'illustre enfant de Rouen, au vaillant et dévoué serviteur de son pays qui fut Robert Cavalier de La Salle.

“ Sans doute, ses hauts faits avaient laissé une trace dans l'histoire. On savait par quels efforts prodigieux il avait exploré le Mississipi, pris possession, au nom de Louis XIV, des vastes régions comprises dans le delta du fleuve, et donné à sa pacifique conquête le nom si doux et si français de Louisiane. Sans doute aussi, depuis quelques années, sa vie et ses œuvres avaient été mises en pleine lumière par un ami enthousiaste et pieusement jaloux de sa mémoire (M. Pierre Margry). Mais il lui manquait le té noignage solennel de la reconnaissance de ses concitoyens et une place dans l'auguste basilique où sont rassemblés tant de glorieux souvenirs. Voilà pourquoi nous avons voulu célébrer le deuxième centenaire de sa mort et entourer d'une auréole le front de ce ferme et généreux chrétien qui ne sépara jamais dans son amour Dieu et la patrie. Ne pouvant honorer ses cendres perdues dans les forêts du Texas, nous assurons du moins, à son image et à son souvenir, la paix d'une retraite sacrée et les bénédictions de tous les nobles cœurs.

“ L'opportunité de cette manifestation est d'ailleurs évidente. Au moment où la France s'efforce, non sans obstacles et sans contradictions, de refaire son empire colonial, il est bon de lui rappeler les leçons du passé. N'a-t-elle pas, dès l'origine et toujours, répandu dans le monde les trésors de son génie et de son cœur ? Persuasive comme la vérité, rayonnante comme la beauté expansive comme la bonté, elle a la passion de servir toutes les causes justes et saintes, de propager la lumière et de porter aux autres peuples les dons exquis qu'elle a reçus du ciel. De là, malgré ses défaillances et ses chutes momentanées, la suprématie intellectuelle et morale qu'elle exerce sur toutes les races du globe. Elle la doit, pour une large part, à sa vaillance chevaleresque, à son esprit vif et pénétrant, à son goût délicat et pur, à son beau langage, “ clair comme le soleil, et fécond comme lui ” ; mais il faut surtout en faire honneur à son âme communicative, tendre et généreuse.

“ Elle sait aimer, la France, et se donner. Elle a donc été beaucoup aimée. Elle a fait, en même temps, beaucoup d'ingrat

Mais l'ingratitude, comme l'admiration, comme l'amour, est un hommage. Ne l'obtient pas qui veut. Du reste, les gouvernements seuls, non les peuples, ont été envers nous égoïstes et ingrats. Ainsi, à l'époque récente de nos malheurs, une seule puissance, la plus auguste, mais la plus faible a protesté en notre faveur ; toutes les autres se sont montrées indifférentes ou hostiles ; les peuples, au contraire, ont fait écho à ce cri d'espérance de l'un de nos poètes :

Tu resteras la France et la tête du monde.
Le vrai peuple choisi pour montrer le chemin,
Le peuple fraternel en qui l'amour abonde,
Ouvrant à tous son cœur et sa loyale main.

“ C'est particulièrement dans ses entreprises coloniales que la France a su se faire aimer. Les nations conquises par ses armes et ensuite par ses bienfaits, s'attachent invinciblement à elle, comme à une seconde patrie, comme à une mère. C'est que nos lointaines expéditions sont ordinairement inspirées par une grande pensée de foi et de civilisation. Il peut s'y mêler de tristes incidents, des passions vulgaires ou misérables ; mais regardez l'ensemble et les résultats : c'est toujours la foi qui fait son œuvre de lumière, c'est la civilisation qui triomphe, et, de même qu'en Orient, depuis les croisades, le nom de la France est aimé, ainsi les colonies qu'elle a fondées lui gardent un fidèle souvenir. Les siècles s'écoulent sans effacer la belle et forte empreinte qu'elle y a laissée d'elle-même, sans faire évanouir les charmes et le sourire de son visage de mère.

“ Admirable rôle de la France ! Je regrette de ne pouvoir en tracer qu'une très rapide esquisse. Dès l'aurore du XV^e siècle, un Normand, Jean de Béthencourt, débarque aux Canaries et y fait annoncer l'Évangile. En quelques années, ces îles sauvages deviennent l'une des contrées les plus prospères de l'Océan Atlantique. Bientôt Jean Cousin ouvre la voie à toute une phalange de hardis navigateurs : Paulmier de Gonneville, qui occupe le Brésil : les Ango, Jean Parmentier, et leurs aventureux compagnons, qui sillonnent l'Amérique dans tous les sens. Viennent ensuite Jacques-Cartier, le seigneur de Roberval, et les immortels fondateurs de la nouvelle France, Samuel de Champlain et Robert Cavalier de La Salle. Champlain remonte la rivière des Iroquois, découvre les grands lacs du Nord, prépare le sol où s'élèvera la florissante cité de Montréal, et, en mourant, il lègue à la France un territoire de seize cent lieues de longueur. Cavalier de La Salle pousse plus avant ; il atteint l'embouchure du Mississipi, du Missouri, de l'Ohio et de l'Arkansas, et sur tous ces rivages, il dresse la croix au chant de l'hymne *Vexilla regis*, que répètent aujourd'hui dans la Nouvelle-France, des millions de voix fidèles et reconnaissantes.

Le Canada est fondé. Cher et beau pays, où l'on aime du

plus constant et du plus tendre amour Jésus-Christ et la France ! Terre de loyauté, d'honneur, de liberté, où les familles nombreuses s'épanouissent dans le travail et la paix, sous le regard de Dieu, où notre langue est conservée avec les traditions et les mœurs des aïeux ! Je salue ici, dans cette enceinte, deux de ses fils les plus dignes, l'un orateur et homme d'Etat, (1) à qui est confiée la mission de rendre plus intimes et plus fécondes les relations de son pays natal avec la première patrie de son illustre famille ; l'autre un vrai poète de la race de notre Corneille. (2) Je les prie de redire à nos frères de là-bas le souvenir impérissable que nous gardons des absents, et avec quelle admiration mêlée de regrets nous parlons d'eux dans la *Vieille France*.

“ Comment s'est écroulé, à la fin du dernier siècle, notre empire colonial, magnifique édifice élevé au prix de tant d'efforts, de labeurs et de dévouement ? Voilà, sans contredit, une des pages les plus douloureuses de nos annales. Je veux l'oublier, et je me hâte de dire qu'à notre époque, la France a compris qu'elle devait aux peuples déshérités et qu'elle se devait à elle-même de reprendre sa mission civilisatrice. Et qui donc pourrait s'en étonner ! Ses soldats et ses marins sont-ils moins ardents au péril que ne l'étaient leurs pères, et moins généreux après la victoire ? Ses missionnaires et ses sœurs de charité ne forment-ils pas les phalanges les plus compactes et les plus dévouées de l'apostolat catholique ? Devançant les explorateurs de la science et du commerce, ou marchant de près sur leurs traces, on les voit s'élançer par delà les déserts et les océans, affronter, le sourire aux lèvres, la mort la plus atroce, et porter avec eux la lumière, les consolations, les radieuses espérances, les vertus de l'Évangile, et quand ses vaillants tombent pour Dieu et la patrie immortelle, ils ont pour la France un dernier regard, une prière, une bénédiction.

“ Donc, Messieurs, ayons foi dans les destinées de notre pays. La race des héros et des saints n'est pas encore éteinte parmi nous. Il y a deux ans à peine, nous avons fait un long triomphe aux cendres de l'amiral Courbet, enseveli dans son drapeau victorieux. Le deuil de la France était profond, mais pourtant sans inquiétude du lendemain, car elle savait que le héros mourant avait été lui-même consolé par la pensée que le commandement de sa chère escadre allait être remis à son glorieux frère d'armes, l'amiral Rieunier, dont la présence à cette fête est pour nous un honneur. Sur d'autres champs de bataille, à l'extrémité du Sahara, est tombée naguère victime de la barbarie musulmane, une élite de cette nouvelle légion d'apôtres, destinée à l'évangélisation de l'Afrique, légion recrutée et organisée par l'illustre cardinal Lavignerie, qui, à lui seul pour le service de son pays vaut

(1) M. Fabre.

(2) M. Louis Fréchet.

tine armée, et dont le zèle infatigable, les audaces heureuses, les entreprises fécondes, rappellent les grands évêques civilisateurs du moyen-âge. Vienne maintenant l'heu. e de la Providence ! et du sang français où surabonde toujours la sève de l'héroïsme, sortiront des hommes capables de réaliser nos aspirations patriotiques et nos plus beaux rêves d'avenir.

“ A nous de mériter de tels hommes et de les honorer. C'est pourquoi, en consacrant à Robert Cavalier de La Salle un mémorial digne de lui, nous n'acquittons pas seulement une dette de reconnaissance, nous offrons à la jeunesse française un noble exemple, et nous prouvons une fois de plus que la religion, source du vrai courage et des grands dévouements, est aussi la gardienne fidèle des gloires de la patrie. ”

LES FÊTES DE SAINTE-ANNE D'AURAY.

24, 25 ET 26 JUILLET 1887.

Lundi, 25 juillet.

C'est le grand jour. Longtemps avant les premières vêpres, l'aspect pittoresque du village est fait pour charmer les regards : une foule, où les costumes du moyen âge heurtent en passant les caprices de la mode d'aujourd'hui, va, vient, se mêle à grand peine au milieu des marchands d'images, des pauvres qui mendient et des boutiques en plein vent. Il faudrait pour reproduire ce mouvant tableau, le crayon de Callot et le pinceau de Téniers. Mais les pèlerins — la plupart de ceux qui viennent à Sainte-Anne le sont vraiment — ne s'arrêtent guère à contempler ce que cette multitude peut avoir de pittoresque et de curieux. Ils sont venus pour prier, et ils prient.

Vers trois heures, Mgr l'archevêque de Paris arrive, après avoir été arrêté en route par un accident de chemin de fer heureusement sans graves conséquences. Sainte Anne, sans doute, le protégeait. Deux autres évêques : Mgr Duboin, évêque titulaire de Raphanée, et Mgr Kersuzan, évêque du Cap-Haïtien, entourent, avec Mgr de Vannes, le vénérable prélat qui est, dans la première ville de France, la gloire de notre Bretagne.

Une immense procession part de la basilique et se dirige vers la Scala-Sancta. Le coup d'œil est ravissant : en tête, les élèves du petit-séminaire avec leur excellente musique, puis un grand nombre de prêtres, les évêques et la multitude des fidèles qui suit ou se range de chaque côté en haies épaisses. Dans les rangs, un grand nombre de bannières, parmi lesquelles nous remarquons celle de Jeanne d'Arc, venue de Domrémy, et celle de saint Michel, apportée de la célèbre montagne par le supérieur des missionnaires. Sur la première, la libératrice, à genoux, écoute les saintes qui lui disent de sauver la France ; sur la seconde, l'ar-

change, debout et armé, fait entendre sa fière parole : Qui est comme Dieu ? Nous saluons ces glorieux souvenirs, qui mettent en nos âmes une invincible espérance.

Les évêques et une partie du clergé prennent place sur une élégante tribune qui prolonge celle de la Scala-Sancta. Elle offre un charmant coup d'œil : avec ses tentures multicolores, que relèvent des faisceaux d'étendards et de verdure, sa frise légère où se détache l'hermine de Bretagne, les croix découpées sur un fond aux couleurs vives, et le voile qui la recouvre, elle forme un véritable monument.

Plus de dix mille personnes chantent et prient, debout dans la vaste enceinte qui s'étend au pied de la Scala-Sancta. Après les vêpres, que préside Mgr Richard, le premier chapelain du sanctuaire commence la longue et touchante série de recommandations : l'Eglise, la France, la Bretagne, les évêques, les pécheurs, les affligés, nos braves marins et nos vaillants soldats sont spécialement recommandés aux prières des pèlerins. La foule répond avec une piété sincère aux invocations que commence la voix du prêtre, et l'on sent bien que dans toutes ces âmes, que remplit l'amour de sainte Anne, vibre le sentiment d'une même foi. C'est un spectacle d'une incomparable grandeur.

Mais, après la prière, il faut qu'une parole éloquente vienne réunir, en quelque sorte, les impressions des fidèles, exciter leur confiance en glorifiant sainte Anne et faire entendre de salutaires enseignements. M. l'abbé Daniel, chanoine honoraire, curé de Saint Sauveur à Dinan, s'est acquitté de cette tâche avec un talent dont nous n'avons plus à faire l'éloge. Après avoir évoqué, dans un rapide et saisissant tableau, le souvenir des vieux saints de l'Armor et des vieux sanctuaires toujours si chers à la piété bretonne, l'orateur a exalté sainte Anne, que Dieu a donnée pour mère à la Bretagne. Sa grandiose basilique est le centre religieux des Bretons ; ils y accourent par milliers. Nulle part, les prières ne sont plus ardentes pour l'Eglise et pour la France ; nulle part aussi, la foi ne se manifeste plus ferme et plus sincère. Après avoir développé d'une manière remarquable ces pensées qui résumant notre histoire, le prédicateur adjure les Bretons, "hommes de granit," de garder leur foi, d'être toujours cette race dont les cœurs battent à l'unisson des saintes croyances, où il y a en réserve des virilités, de la sève catholique, du sang toujours abondant pour la religion et la patrie. Il a salué avec émotion les nobles bannières de saint Michel et de Jeanne d'Arc ; Mgr l'archevêque de Paris, pontife breton que sainte Anne a couvert de sa protection puissante ; l'évêque de Vannes, qui s'est fait l'infatigable apôtre du culte de notre Patronne, et les autres prélats, dont l'un a grandi à l'ombre du sanctuaire vénéré. *Sancta Anna, ora pro nobis !* s'est-il écrié en terminant, et, dans une prière émouvante, il a réuni les vœux de tous les pèlerins pour les confier à notre patronne, qui, nous l'espérons, daignera les accueillir.

La bénédiction du Saint-Sacrement et la bénédiction apostolique donnée au nom du Souverain-Pontife par Mgr l'évêque de Vannes, suivirent cette éloquente allocution ; puis la procession reprit sa marche vers l'église, au chant des cantiques dont la foule répétait avec enthousiasme les pieux refrains.

Quand les pèlerins, réunis devant la basilique, formèrent une masse grandiose et compacte, les évêques, debout sur les degrés du grand portail, leur donnèrent une dernière et solennelle bénédiction.

* * *

Nous attendons maintenant la fête du soir, qui réunira une multitude plus considérable encore dans l'enceinte de la Scala-Sincla.

Les pèlerins affluent toujours. Lorsque, à l'approche de la nuit, nous arrivons à la Scala, ils sont plus nombreux qu'aux premières vêpres : quinze mille personnes peut-être — nous n'exagérons pas — sont groupées devant le monument splendidement éclairé. Pour avoir une idée du spectacle que présente cette foule il faut l'avoir vu : ces milliers de cierges allumés formant comme un océan de lumière, ces arbres que colorent de fantastiques clartés ; d'un côté, les maisons et la fontaine magnifiquement éclairées ; de l'autre, le mur qui longe la communauté des Fidèles Compagnes de Jésus, couvert de lampions et de lanternes formant des dessins lumineux ; cette multitude qui attend et où l'on sent passer ce frémissement mystérieux qui annonce une grande scène, tout contribue à édifier l'âme en la portant vers Dieu.

Quand les évêques sont arrivés à la Scala-Sancta, la voix du chapelain s'élève encore, émue et vibrante, pour réciter le chapelé, auquel les pèlerins répondent avec un admirable ensemble. C'est bien simple, sans doute, mais c'est bien grand.

Un Franciscain breton, le P. Arthur, prend la parole et, dans une allocution trop courte, qu'anime une véritable éloquence, rappelle aux pèlerins les grandes choses accomplies par sainte Anne sur le coin de terre où nous prions. Autrefois, c'était le désert, sol dur, terre aride, horizon borné. Et cependant les fidèles sont venus en foule, le désert a été transformé, parce que sainte Anne a choisi cette terre qu'elle a faite sienne en adoptant le peuple breton. Docile à ses ordres, Nicolazic a fait des merveilles ; mais que dirait-il s'il voyait le temple témoignage de notre foi, symbole de nos espérances, preuve de notre amour pour notre mère ! Sainte Anne peut être fière de nous ; la basilique que nous lui avons bâtie proclame sa gloire. Mais il faut que nos âmes restent fermes comme ces murs de granit, et que l'édifice spirituel dont elle est la gardienne résiste à toutes les attaques et survive à toutes les destructions.

L'orateur commenta ces pensées avec une chaleur d'accent qui montrait un enfant de sainte Anne ; avant d'arriver à ses lèvres, ses paroles, on le voyait, avaient passé par son cœur.

Le moment de la procession est venu. Sur un simple signe, l'immense foule se divise en trois groupes : Bretons de Quimper et de Saint-Brieuc, Bretons de Vannes et Français ; les lumières se mettent en marche, les cantiques jaillissent de toutes les poitrines, en différents idiomes, mais chantés sur le même air, un de ces airs mélancoliques et doux qui expriment si bien la plénitude de la confiance et la ferveur de la prière.

En pénétrant dans le cloître, des milliers redisaient encore :

Sainte Anne, ô bonne mère,
Toi que nous implorons,
Entends notre prière,
Et bénis les Bretons.

Au bout de quelques instants, le vieux cloître des Carmes offrit un magnifique spectacle : au-dessus des pèlerins qui s'y pressaient les invocations des litanies de sainte Anne se détachant sur le fond sombre du granit en lettres lumineuses ; au milieu, la croix de Jérusalem, solennellement plantée il y a quelques mois, se dressant dans la lumière ; au pied de la croix, les évêques ; tout autour, les voix répétant en français et en breton les paroles que rythmait la simple et entraînant mélodie. C'était comme une vision du Paradis.

En ce lieu consacré, il fallait chanter la Croix. Le P. Michel Capucin, encore un enfant dévoué de sainte Anne, parla dans notre vieille langue bretonne si douce à entendre dans ce cloître où tant de Bretons ont passé. D'une voix vibrante, avec une énergie qui compte pour rien la fatigue, il rappela les enseignements de la Croix, le prix d'une âme, le néant des biens du monde la nécessité de la foi, non pas une foi molle qui recule devant l'action, mais la foi agissante, courageuse, qui doit distinguer les serviteurs de la Mère des Bretons. Apprenez, ajoute-il, à sanctifier vos peines, unissez-les à celles de Jésus souffrant, dont le souvenir nous est rappelé par cette croix.

La foule écoutait attentive ces enseignements qui ne seront pas oubliés.

Avant la séparation, Mgr l'archevêque de Paris voulut laisser sortir de son cœur des félicitations, des encouragements, des conseils ; il parla avec une bonté toute paternelle aux pèlerins, qui prièrent pour lui.

Pour terminer cette soirée incomparable, Mgr l'évêque de Vannes proposa de chanter le *Magnificat*, et le cantique de la Vierge, jaillissant de toutes les âmes, rétentit au pied de la Croix, près de la demeure de sa Mère, unissant tous les cœurs dans une même pensée de foi, de reconnaissance et d'amour.

II

Mardi, 26 juillet.

La fête n'a pas été interrompue pendant la nuit. Au cloître, dans la basilique, les pèlerins priaient ; jusqu'au matin, plusieurs prêtres ont entendu les confessions, et le lendemain, dès l'aurore,

une foule de fidèles se pressaient à la sainte Table. Voilà nos Bretons, quand ils ont fidèlement conservé le trésor de leurs croyances : pour eux, la fatigue n'est rien ; ils viennent se recommander à la bonne Mère sainte Anne, accomplissent leurs dévotions et repartent pour regagner leurs villages. Ils sont heureux !

D'autres fidèles remplacent ceux qui s'en vont. A la messe pontificale, célébrée par Mgr l'archevêque de Paris, la basilique est pleine. Nous avons le plaisir d'entendre, après l'évangile, M. l'abbé Arnal, vicaire à Passy, qui expose en un langage élevé la thèse de la vie ; il montre quelle est la valeur de cette vie surnaturelle que Dieu accorde à nos âmes et comment, grâce à l'intercession de sainte Anne, nous pourrions la développer en nous.

Quelques heures plus tard, les évêques, le clergé et plusieurs laïques de distinction étaient réunis au petit-séminaire, pour prendre part à un véritable repas de famille.

Les vêpres solennelles terminèrent cette grande journée. Les pèlerins parlaient ; le lendemain, les évêques quittaient aussi Sainte-Anne.

Semaine DE VANNES

La fête d'Urbain II dans la cathédrale de Reims.

Dimanche 24 juillet, la fête d'Urbain II était célébrée en grande pompe à la cathédrale de Reims. C'était le propre anniversaire du jour où Jeanne d'Arc, dans cette même église, avait fait sacrer le roi Charles VII. On a exécuté, sous la direction même de M. Gounod, une messe, genre Palestrina, que notre grand artiste vient de composer tout exprès pour la circonstance.

Le soir, M. l'abbé Joseph Lémann a prononcé le discours. Son sujet, dit *l'Univers*, fruit d'une conception aussi élevée qu'originale, était : *Jeanne d'Arc récompense des croisades*. L'élan de foi et d'amour de la France aux croisades s'est reproduit dans l'élan de foi et d'amour de la bergère de Vaucouleurs. La chevalerie des croisades s'est reproduite dans la manière de combattre de Jeanne d'Arc. La délivrance du Saint-Sépulcre s'est reproduite dans la délivrance de la France. Telles ont été les grandes lignes du discours.

La péroraison a été particulièrement émouvante, en présence de Son Excellence Mgr le nonce apostolique, qui en a été très touché :

“ A Léon XIII, devenu le Prince de la paix, j'oserai faire l'application d'une inspiration touchante de Jeanne d'Arc restée ignorée, et qu'un vieux manuscrit, découvert à la Bibliothèque vaticane il y a à peine deux ans, vient de mettre en vive lumière :

“ Un jour, Jeanne demande à Charles VII de lui faire un présent. Cette prière est, à l'instant, accordée. Jeanne ne demande rien moins que le royaume de France. Le roi, étonné, réfléchit et confirme le présent. Jeanne l'accepte et s'en fait

“ faire, par les quatre secrétaires du roi, une charte dont il est
“ donné une lecture solennelle. Presque en même temps, par-
“ devant les mêmes notaires, elle livre au Dieu tout-puissant le
“ royaume de France qu'elle vient de recevoir en don. Puis au
“ bout d'un instant, obéissant à un ordre de Dieu, elle en investit
“ Charles VII ; et, de tout cela, elle fait dresser un acte solennel. ”

“ Messieurs, la nation française, aujourd'hui, n'a plus le même aspect ; mais elle est toujours la France chérie du Saint Père. Voici que la scène, exhumée des archives du Vatican, se reproduit : c'est le Pape, inspiré d'en haut, qui, s'adressant à la France devenue malheureuse, lui dit : *Donnez-moi votre Jeanne d'Arc, donnez-la moi, ô ma fille aînée!*

“ Eh bien, donnez-là lui, Messieurs ; ô France, donne Jeanne d'Arc à Léon XIII. Ne la donne pas aux descendants de Voltaire, à celui qui, en outrageant la Pucelle, a outragé toute la nation... Aie confiance dans la parole du Pontife ; il a le souverain respect de toutes les gloires et le tact suprême de toutes les situations : donne-lui ta Jeanne d'Arc, ô France !

“ Et lui te la rendra comme elle-même rendit le royaume à Charles VII ; il te la rendra après l'avoir présentée au Dieu tout-puissant, ayant au front l'auréole des bienheureuses, la couronne immortelle de la sainteté ! ”

* * *

“ Dans les salons de l'archevêché, après le banquet du soir, une scène touchante se produit. Au milieu de l'un de ces salons, on a dressé sur un piédestal une réduction en bronze du monument élevé à Urbain II sur le plateau de Châtillon ; c'est le présent offert à Gounod par le cardinal, qui, entouré des évêques, du clergé et des laïques présents, lui dit avec une exquise finesse, en l'amenant près du monument : “ Ce n'est que du bronze, maître : il durera moins longtemps que vos œuvres. ” Gounod, profondément ému, s'incline, et le cardinal poursuit en commentant brillamment le caractère de l'entreprise que le maître a voulu réaliser par une conception de l'art qui se rattache aux données de la foi.

“ Sous le coup d'une émotion très vive, Gounod parle à son tour ou plutôt son cœur déborde en accents qui le montrent non moins maître en l'art de la parole que musicien consommé. Quelle joie de l'entendre proclamer que son entreprise est à ses yeux comme une autre croisade, qu'il s'agit de rétablir l'orthodoxie musicale à l'encontre des déviations, pour ne pas dire des travestissements, qu'elle a subies par l'invasion dans l'Eglise d'œuvres musicales où l'on retrouve parfois les pires des excitations mondaines ! Et cette croisade, s'écrie Gounod, il faut la faire en chrétien, car l'Eglise possède la vérité tout entière ; elle n'est pas divisée, et si elle doit définir où est la vérité dans la doctrine, pourquoi ne déciderait-elle de ce que doit être la musique religieuse dans ses temples... Finalement, après s'être proclamé paroissien de la cathédrale de

Reims, Gounod permet au cardinal d'annoncer que l'année prochaine, pour les fêtes de la canonisation du bienheureux de La Salle, il composera en l'honneur du saint une autre messe, toujours selon la rigueur des règles si sagement prescrites par l'Eglise, car, je le répète, dit-il, ce que nous voulons, c'est faire de l'orthodoxie. Cette déclaration est vivement applaudie.

LA DOT DE NICOLE.

(Suite.)

Puis on s'assit autour du feu et l'on se mit à causer.

Un des plus malicieux paysans de l'endroit voulut s'amuser aux dépens de Claude :

— Ah ! ça, Claude, lui dit-il, quand donc te marieras tu ? M'est avis que tu n'as qu'à choisir. Eh ! Eh ! je gage que parmi celles qui sont ici plus d'une serait heureuse de devenir ta femme.

— Ça se pourrait bien, répondit Claude. Mais moi, qui ne suis pas une bête, je sais bien qui je prendrai.

Ce disant, Claude regardait Nicole, d'un air qu'il s'efforçait de rendre fin. Vous pensez si les jeunes filles qui n'auraient voulu de Claude à aucun prix, qui connaissaient ses mésaventures matrimoniales, riaient. Vous pensez si Nicole était honteuse ! Mais mon ami Claude était en veine, il se mit à raconter toutes les propositions de mariage qu'on lui avait faites indirectement ; et moins on avait l'air de le croire, plus il enrêchissait.

— Garçon, dit le père qui sentait, quoique peu intelligent, quel rôle jouait son fils, va nous chercher à la cave quelques bouteilles de mon vieux vin de Beaugency.

Claude se leva, mais, au moment où il tourna le dos pour aller où son père l'envoyait, l'assemblée tout entière partit d'un éclat de rire : une main maligne, — on ne sait pas laquelle, — avait planté deux jolis drapeaux, au moyen d'une épingle, dans l'épaisse couche de chanvre à l'aide de laquelle Claude s'était improvisé des mollets, car il n'avait que des fuseaux pour jambes, et des fuseaux avec une culotte courte, cela n'allait pas.

J'abrège. La soirée fut pour Claude un véritable triomphe, surtout au moment où l'on organisa, sous les yeux des parents, une de ces danses villageoises où chacun s'en donnait à son aise. Claude sautait, bondissait avec la légèreté d'un ours. L'infortuné perdit si bien la tête, qu'au plus fort de ses ébats, en faisant l'aimable en face de Nicole, il alla heurter derrière lui contre un banc et roula tout de son long par terre, entraînant dans sa chute un dressoir garni de vaisselle.

L'assemblée riait à se tordre, mais il y avait là quelqu'un qui ne riait pas : c'était Nicole.

Heureusement pour elle, il se faisait tard : on se sépara. Hélas ! il fallut, avant de partir, que la malheureuse fille reçut les félicitations malignes de ses compagnes.

IV

Un soir de décembre, aux environs de Noël, nous retrouvons Nicole, non plus chez elle, mais dans une des plus modestes maisonnettes de Saint-Aignan.

Debout près de la porte et dans l'attitude d'une personne qui va prendre congé :

—Ainsi, dit-elle en manière de conclusion, vous croyez tante Marie, que tout n'est pas perdu ?

—Non, Nicole, tout n'est pas perdu, mais il faut bien prier le bon saint Joseph, car il n'y a que lui qui puisse nous tirer de là.

—Si seulement les parents de Germain ne demandaient pas une si forte dot !...

—Le fait est qu'ils sont bien exigeants, cinq cents écus, ma pauvre Nicole ! C'est une fortune... Et toi, tu n'en as que cinquante !

Deux larmes roulèrent le long des joues de Nicole.

—Allons, bon ! dit la vieille tante, voilà maintenant que tu pleures ! Une riense comme toi !

—Riense !... Oui; je l'étais autrefois. Mais songez donc ! Épouser un mari comme cela ! C'est un vrai magot, et content de lui-même à faire pitié ! Convenez-en, comme c'est agréable d'être la promise d'un pareil moineau ! Tout le monde rit de moi. Et je parie que Germain est le premier à en rire.

—Pour ça, non ! Tu le calomnies... Germain est un homme bien élevé et religieux. Si tu deviens la femme de Claude, Germain n'aura nulle idée de se moquer de toi ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nicole, voici l'heure de montrer que tu es pour tout de bon une fille chrétienne. Promets-moi que si tes parents le veulent, si le bon Dieu, qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut, le permet, tu épouseras Claude, et jamais plus, au grand jamais, tu ne penseras à Germain, car ce serait alors un crime.

—Tante, si une autre que vous me demandait une pareille promesse, non, je ne la ferais pas ! Mais il n'y a dans Saint-Aignan personne d'aussi pieux que vous, personne d'aussi bon conseil que vous, tout le monde le dit. Eh bien, je vous le promets, si le bon saint Joseph ne vient pas à mon secours, si mes parents l'exigent, je deviendrai la femme de Claude. Ah ! ça me coûtera ! n'importe, j'obéirai...

—Bien, ma chère enfant, c'est ainsi qu'il faut parler, oh ! je le sais, il t'est pénible de faire ce sacrifice ! Je sens tout ce que ton pauvre cœur doit souffrir. Tu te dis qu'il y va du bonheur de ta vie. Console-toi, mon enfant, le bon Dieu veille sur ceux mêmes qui ne le prient pas ; à combien plus forte raison sur ceux qui recourent à lui ! Confiance, ma Nicole chérie : Je t'en réponds, de quelque façon que la Providence arrange les choses, tu n'auras qu'à te louer d'être obéissante et pieuse.

Nicole laissait tomber tristement sa tête mutine.

(A suivre.)

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.

xx Mach. XII, 46

PRIONS POUR NOS MORTS

J.-B. Pailleur.—D. Courval, ép. Lefebvre.—F. Altiny.—Ovide Demers.
—W. Shean.—E. Lapointe, ve Clément.—E. St-Germain, ép. Richard.—
W. Leblanc.—H. Levesque, ép. Beauchamp.—N. Derouin.—A. Ménard.
Emélie Durand.—M. Methol, ve Dowal.—Louis Boucher.—J. Daunais.—
A. Larin.—E. Couturier, ép. Brennan.—E. Pronoveau, ve Homier.—J.
Sicard de Carufel.—A. Dupuis.—C. Gagnon. G. Larouche.—U. Cypihot.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR DESAULNIERS FRÈRE & CIE

(SUCCESSIONS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'ÉGLISE

VÊTEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRÉS

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE

CHAPELETS, MÉDAILLES ET CRUCIFIX

BANNIÈRES, MERINOS A SOUTANES, SAY NOIR,
HUILE D'OLIVE, CIERGES, ETC., ETC.

Toutes les commandes par la malle ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTREAL.

PENTURES

A RESSORT DE GEER
employées dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édi-
fices publics, les seules durables.

AUSSI BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROTTEMENT PAR LES PORTES ET PÉNÈTRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

MONTRES

Grand choix de MONTRES en OR
et ARGENT des plus célèbres ma-
nufactures Suisse et Américaine,
Bijoux de sa fabrique et de l'Étran-
ger, argenterie, lunettes et lorgnons
en or, argent, acier et nickel. Chape-

lets en pierres précieuses montés sur or et argent. Médailles en or.
(Sujet religieux). Chez,

NARCISSE BEAUDRY,
1580, rue NOTRE-DAME Montréal.



MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

THE JONES BELL FOUNDRY CO.

TROY, NEW-YORK

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

TOUTES ESPECES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXECUTEES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT
Ménuisier & Charpentier
45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
et en peinture,

A BAS PRIX

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparés avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

MAISON DE SANTE

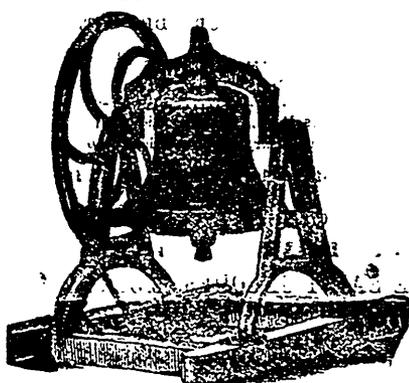
POUR LES

ALIÉNÉS ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION DES

FRÈRES DE LA CHARITÉ.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe, et du même côté de la dite église près Montréal, P. M.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR

Eglises Collèges et Couvents

SEULES OU EN CARILLONS

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marché et de meilleure qualité que les cloches anglaises ou américaines.

Fournitures pour intérieur des églises.

Appareils de chauffage d'après les meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q

Les célèbres Vins du Canada, la Bière et le Porter Labatt de London, le Beurre de choix, sont les spécialités de la Maison



J.-B. RICHER

No 556, Rue Lagachetière

MONTREAL.



LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages, le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le troisième tirage mensuel aura lieu le

MERCREDI, 21 SEPT. 1887, A 2 H. P. M.

VALEUR DES LOTS :

\$ 60,000.00

PREMIÈRE SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$5,000	\$5,000
3 Immeubles.....de	1,000	3,000
8 Pianos.....de	400	3,200
12 Terrains à Montréal.....de	300	3,600
26 Ameublements.....de	200	5,200
50 do.....de	100	5,000
100 Montres d'or.....de	50	5,000
1,000 Montres d'argent.....de	20	20,000

1,200 Lots valant \$50,000

\$1.00 LE BILLET

DEUXIÈME SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$1,000	\$1,000
2 Immeubles.....de	500	1,000
4 Voitures.....de	250	1,000
50 Chaines d'or.....de	40	2,000
500 Plateaux d'argent.....de	10	5,000

557 Lots valant \$10,000

25 cts LE BILLET

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

ORGUES--HARMONIUMS DOMINION

—FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.—

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION, BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue, ga ant.s pour 5 ans et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SUA VITÉ DE SON les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents Organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums "DOMINION".

Satisfaction garantie et conditions faciles

Toujours en magasins, L'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA
Commandes par la Poste et autres remplis avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE

Agent général pour la province de Québec.

1678 RUE NOTRE-DAME, Montréal.